Marie-Ange
Faugérolas

Un fol amour indien

roman

Pygmalion

Extrait de la publication

Extrait de la publication

UN FOL
AMOUR INDIEN

Du même auteur

Les Amants de Siwa

*

Le Secret des Fournier

*

La Crypte des Templiers

Extrait de la publication

MARIE-ANGE FAUGÉROLAS

UN FOL AMOUR INDIEN

roman

Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, département des éditions Flammarion,
87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2006 Pygmalion, département de Flammarion
ISBN : 2-7564-0060-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

À mes enfants,
Marie,
Gérault,
Baudouin,
Lorraine,
Geoffroy.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

La sagesse n'est pas
dans la raison mais dans l'amour.

André Gide

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

— PLUS vite ! s'écria Joyce. Je ne veux pas rater l'avion !
— Inutile de te stresser, objecta Pierre. Tu vas partir.

Elle n'insista pas. Son mari n'aimait pas conduire à vive allure, même quand il l'emmenait à l'aéroport. Le sac à main écrasé nerveusement contre son ventre, les doigts crispés sur la ceinture de sécurité, elle piaffait. Elle avait tellement hâte de fuir Paris et de quitter l'agence de pub où elle travaillait douze heures par jour. Ce voyage, ces vacances, elle en rêvait depuis si longtemps. Et Pierre ne l'accompagnait pas. Une conférence sur le psoriasis dans un important colloque de dermatologie le retenait à Paris.

— Je regrette de ne pas pouvoir profiter de ce séjour avec toi, déclara-t-il, mais tu connais Malcolm. Comme tout professeur de médecine qui se respecte, il ne supporterait pas que je lui fasse faux bond. Il s'est battu pour organiser ce congrès, je comprends qu'il souhaite faire intervenir les meilleurs éléments de son équipe...

Pierre se tourna vers Joyce et lui sourit.

— Je suis fier d'être de ceux-là, reprit-il. Depuis les préparatifs du colloque, Malcolm est vraiment insupportable.

Extrait de la publication

Pendant les visites, il aboie après les étudiants. Quand on vient lui soumettre un cas difficile, il manifeste sa mauvaise humeur avant d'écouter le diagnostic du chef de clinique et des jeunes internes. Ce type est caractériel, mais à mon sens c'est, en dermatologie, le spécialiste le plus compétent de la médecine française.

— Inutile de te justifier, rétorqua Joyce. Je ne t'en veux pas de me laisser partir seule.

Elle baissa le pare-soleil, ouvrit le miroir, et ébouriffa d'une main nerveuse ses cheveux courts. Pierre déclara :

— Tu me fais croire que tu es désolée de t'en aller sans moi, mais je sais que tu rêvais de vivre cette aventure seule.

Joyce n'ajouta rien.

À Roissy, Pierre la déposa hâtivement. Il sortit le sac de voyage du coffre et l'embrassa.

— Donne-moi des nouvelles. Tu vas me manquer, lança-t-il en rentrant dans la voiture.

Puis il céda sa place à un taxi qui le talonnait. Livrée à elle-même, Joyce empoigna son bagage, le tira avec la sensation d'être le chien en laisse ; le sac étant le plus libre des deux. Une peur sourde, impalpable l'étouffait. Déjà, elle regrettait d'avoir quitté Pierre. Depuis dix ans, elle n'avait jamais voyagé sans lui. Elle ressentit la violence de la solitude dans ce no man's land de l'humanité en mouvement. Elle s'approcha des écrans. Pourquoi s'en aller alors qu'elle avait envie de rentrer chez elle, de dormir avec Pierre, de se pelotonner contre dix ans d'habitude ? La destination s'afficha. Mumbai, 11 h 30 porte 7. Elle pressa la poignée du bagage, le souleva, le roula comme un robot en cherchant des yeux la porte 7. Elle se saisit de son passeport, vérifia son visa, présenta son billet, et posa ses affaires sur le tapis. Elle agissait sans penser, la peur au ventre.

Les gens qui prenaient l'avion étaient sereins. Ils savaient pourquoi ils partaient. Elle se sentait folle. Son cœur la harcelait. En raison d'une boucle de métal, ses chaussures sonnèrent sous le portique de sécurité. Elle se retrouva pieds nus.

Extrait de la publication

Après avoir récupéré ses effets personnels et s'être rechaussée hâtivement, elle flâna autour des boutiques. Le luxe ne l'intéressait pas. D'ailleurs, elle filait vers la misère. Elle pensa à l'absurdité des voyages où les riches vont voir les pauvres. Une nausée l'envahit. Des odeurs écœurantes s'exhalaient d'une parfumerie. Un journal à la main, elle se dirigea vers la salle d'embarquement, s'assit sur les sièges froids. Les émotions de l'arrivée à l'aéroport s'étaient enfuies. Tout en promenant ses yeux d'une personne à une autre, elle songea au jour où elle avait convaincu Pierre de partir pour l'Inde. Sans deviner les raisons de son choix, bon gré mal gré, il avait fini par accepter de l'accompagner.

— Ce n'est pas en Inde que je vais oublier l'hôpital, avait-il déclaré. Je pensais faire de la voile comme chaque année...

Joyce s'était mise en colère.

— Depuis dix ans, tu m'emmènes en Bretagne sans savoir si j'en ai envie ! Je me suis coltiné des étés pluvieux, des après-midi de plage à faire des pâtés avec Adrien pendant que tu naviguais avec tes copains. Dix ans de fruits de mer, dix ans à geler tout l'été, dix ans de Charlotte et d'Isabelle racontant leurs problèmes de couple et leurs ennuis de boulot. J'en ai vraiment marre !

Pierre avait cédé sans insister. Il s'était contenté de demander pourquoi elle avait choisi ce pays et lui reprocha de laisser leur fils de huit ans à ses grands-parents. Elle lui avait répondu :

— J'ai envie de partir, et je te garantis qu'Adrien sera très bien chez ma mère. Inutile de me culpabiliser.

Son désir de voyage en Inde lui appartenait. Elle ne partagerait ce secret avec personne, pas même avec son amie d'enfance.

Voilà deux mois, elle s'était rendue dans le bureau d'un de ses collègues de l'agence afin de préparer une réunion. Celui-ci avait accroché près de la fenêtre la photo en noir et blanc d'un homme âgé, portant un turban. En levant les yeux vers le visage à la fois doux et déterminé du vieillard, Joyce

Extrait de la publication

avait ressenti une énergie qui l'avait transcendée. Témoin de son émotion, son collègue lui avait demandé avec une pointe d'humour :

— C'est Babou qui t'hypnotise ? Les nanas du bureau sont plutôt échauffées par Brad Pitt ou Tom Cruise...

— Philippe, je ne suis pas une nana, je suis une femme et je ne te permets pas de me parler sur ce ton.

— Oui, pardon.

À peine embarrassé, Philippe avait lorgné les jambes de Joyce enveloppées dans un collant opaque.

— Tu ne devrais pas t'habiller en foncé, avait-il remarqué. Je regrette que tu sois toujours en noir, les couleurs pastel te vont bien.

— Je ne vois pas en quoi cela te préoccupe...

— Tu es belle...

— Oui, je sais, coupa Joyce avec un sourire. Arrête de me draguer dès qu'on se voit en tête à tête ! Tu te fais des illusions à mon sujet. Chaque fois tu tentes ta chance, mais je t'ai déjà dit cent fois que j'étais fidèle à mon mari. On pourrait penser qu'au XXIe siècle, la gent masculine a évolué, que les hommes respectent les femmes, mais on en est encore à l'homme de Neandertal !

Joyce était assise sur le coin du bureau, prenant appui sur les mains, le menton levé vers la photo du vieillard enturbanné.

— Tu as ce portrait depuis longtemps ? s'enquit-elle.

— Je l'ai suspendu la semaine dernière. Babou est un vieux sage de Chennai.

Joyce avait écarquillé les yeux.

— Chennai ? Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où cela se trouve. Au Tadjikistan, au Turkménistan, au Kazakhstan ? avait supposé Joyce, avec un sourire. Ou bien je me trompe, c'est au Pakistan, en Inde, au Bangladesh ?

— Chennai est une ville indienne. Elle a été rebaptisée en 1997. Si je te donne son ancien nom, je suis sûre que tu la

connais. Il s'agit d'un ancien comptoir au sud de l'Inde, pas très loin de Pondichéry...

— Madras ! avait lancé Joyce en s'approchant de la photo. Je peux ? avait-elle demandé en levant les bras pour la décrocher.

Sans attendre la réponse, elle avait saisi le portrait et le contemplait, les sourcils froncés.

— Étrange personnage, jugea-t-elle. Ses yeux m'impressionnent. Quel que soit l'angle avec lequel on les observe, ils nous suivent.

— Babou n'est pas Monna Lisa, s'amusa Philippe.

Sans répondre, Joyce avait posé le cadre sur le rebord de la fenêtre, s'approchait, reculait, avançait de nouveau comme une personne qui veut acheter un tableau dans une galerie.

— Philippe ! Dis-moi qui est cet homme.

— C'est un sage. En Inde, on les appelle des rishis. Ils sont souvent gourous dans des ashrams.

Joyce scruta le regard de Philippe d'un air interrogateur. Celui-ci se lança dans une explication.

— Un ashram est une sorte de monastère où le gourou, qui est le maître spirituel, enseigne la sagesse orientale et le yoga à des gens venus du monde entier.

Joyce tressaillit.

— Ne me dis pas que tu es allé dans cet ashram ?

— Une copine m'a embarqué dans son trip indien l'été dernier. J'ai rapporté cette photo qui est restée chez moi, dans un tiroir. En faisant des rangements l'autre jour, je l'ai retrouvée. Elle m'a ému, j'ai eu envie de l'accrocher dans mon bureau.

— Et qu'as-tu appris comme sagesse ? railla Joyce.

— J'ai appris à ne plus m'engager avec une femme. Je me suis fait avoir deux fois. Babou m'a fait comprendre qu'il faut combattre la peur d'être seul, accepter de vivre sa liberté et ne rien attendre d'autrui.

— Cette fois, s'exclama Joyce, les mains sur les hanches, tu m'épates.

Extrait de la publication

Philippe la dévisagea, brusquement sérieux.

— J'ai très facilement assimilé cette théorie en Inde, avec la copine qui m'accompagnait. Quand elle me collait d'un peu trop près, je lui serinais les préceptes de Babou. D'ailleurs, je les ai mis en pratique : aussitôt rentré à Paris, j'ai coupé court à notre relation. Le problème de ces théories du comportement se révèle lorsqu'on est en situation de ne pas les appliquer. À peine revenu au bureau, j'ai craqué quand je t'ai vue. Maintenant, je ne pense qu'à m'engager dans une relation avec toi. Je n'ai plus peur...

Il s'était approché de Joyce, l'avait étreinte, souffle contre souffle.

— Je n'ai jamais été assez courageux pour te le dire, avoua-t-il encore. Je joue les séducteurs parce que je veux toujours cacher mes sentiments. Mais tu es une femme merveilleuse. Une femme avec des rêves plein la tête, mille idées à la seconde, des projets à foison, et tu es si belle... Je ne te connais qu'un défaut, osa-t-il en levant les yeux au ciel. Un très gros défaut !

— Lequel ? s'inquiéta Joyce.

— Tu es mariée avec un raseur.

Interdite, troublée, Joyce n'avait rien dit. Elle avait repoussé Philippe gentiment avant de raccrocher la photo de Babou.

Le téléphone avait sonné. Les mains tremblantes, Philippe avait décroché. Il répondait par bribes, d'un ton glacé. Joyce, prête à s'éclipser, lui fit un petit signe.

— Reste, s'était interrompu Philippe, la main sur le micro de l'appareil. J'ai encore quelque chose d'important à te dire.

Joyce avait attendu qu'il finît sa conversation. Le dossier de la société Restine était en vue sur la table. Elle le présenta de loin à Philippe qui acquiesça d'un hochement de tête. Elle s'y plongea, debout, feuilletant sans conviction le budget prévisionnel de la nouvelle campagne publicitaire. Philippe raccrocha.

— On retrouve Dulac à 15 heures dans la salle du premier. Il m'a dit que le patron de Restine discute le bout de gras, on va devoir se battre pour lui faire signer son premier chèque.

Extrait de la publication

— Il me suffira de briller avec mes arguments ! plaisanta Joyce, en tapotant le carton du dossier.

Philippe sourit.

— Je doute que ce genre de stratégie convienne à Dulac. Il apprécie plutôt l'efficacité discrète.

Le directeur de l'agence, un énarque de quarante-sept ans, imbu de sa personne, n'estimait pas les collaborateurs audacieux.

— Babou va nous porter chance, reprit Joyce gaiement. Tu n'as qu'à accrocher sa photo dans la salle de réunion. Avec lui, je suis sûre que le type de Restine va délier les cordons de sa bourse !

Philippe avait glissé une paume nerveuse sur sa joue. Il réfléchissait toujours ainsi.

— À propos de Babou, ajouta-t-il en parcourant son bureau d'un pas sec, je ne t'ai pas tout dit.

— Raconte ! s'enthousiasma Joyce.

— Cet homme n'est pas seulement un gourou qui transmet sa sagesse, il pratique aussi l'astrologie védique, traditionnelle de l'Inde. Babou l'enseigne dans l'ashram de Chennai. Il s'agit d'une science très complexe qui permet d'analyser tous les aspects de la personnalité. On commence par étudier les planètes de la naissance, les influx lunaires, le karma, les problèmes de santé, puis les techniques de guérison et les moyens de modifier son thème. Les prévisions sont précises, parfois même effrayantes. Les amateurs de calculs ont de quoi transpirer pendant des nuits entières ! ajouta-t-il en jetant une œillade amusée à Joyce qui détestait les statistiques.

Elle le dévisageait avec surprise. Jusque-là, elle avait pensé que Philippe avait le cœur sec et l'esprit pollué d'*a priori* cartésiens.

— Tu as l'air étonné, remarqua-t-il.

— Je ne t'imaginais pas verser dans l'irrationnel...

Philippe ouvrit un tiroir de son bureau. Il en tira un morceau de carton semblable à une roue émaillée de motifs colorés à dominante rouge et jaune.

— C'est magnifique ! s'exclama Joyce.

— J'y tiens beaucoup. Babou me l'a offert la veille de mon départ. Ce soir-là, il s'est approché de moi, le regard brillant. Discrètement, sans un mot, il m'a remis ce mandala, roulé dans sa main en le glissant dans la mienne. Je l'ai remercié des yeux. Le silence en Inde est un mode d'expression que l'on ne comprend pas ici. Inutile de te dire que j'étais vraiment heureux. À mon retour, j'ai voulu l'accrocher dans mon bureau, mais j'ai préféré la photo de Babou. À la réflexion, ce mandala faisait partie de mon intimité, de mon histoire indienne, de mon histoire tout court. Je ne pouvais pas l'afficher. En sanskrit, mandala se traduit par cercle. Il représente l'univers et ouvre la voie à la méditation. Il aide à entrer en vibration avec l'énergie cosmique. Il ne pouvait pas me servir dans ce bureau où l'énergie ne provient que des exultations de Dulac.

Joyce s'était assise. Les bras sur les accoudoirs du fauteuil, les mains crispées sur l'acier, elle se demanda avec horreur si Philippe n'était pas sous l'emprise d'une secte. Celui-ci remarqua son regard effrayé.

— Inutile de t'alarmer. Je ne suis pas membre d'une secte, ironisa-t-il. Je ne dépends de personne, je suis libre ! Libre comme un électron ! avait-il ajouté d'un ton léger. Les sectes, ce n'est pas mon truc. Mais je ne t'ai toujours pas révélé l'essentiel.

Il s'était interrompu afin de prendre une longue inspiration.

— Un après-midi, dans l'ashram, alors qu'il faisait une chaleur de bête, Babou nous a parlé des influx planétaires. Personne n'écoutait. L'encens nous berçait de son parfum lénifiant. On était groggy, léthargiques comme des hippopotames enfouis dans la vase. Soudain, la voix de Babou s'est arrêtée. Il nous a reproché de ne pas respecter la parole du maître. On s'est tous redressés, on s'est assis sur les talons, le dos droit. Un vrai supplice. Babou, satisfait de son autorité sur les disciples, nous a contemplés comme s'il voulait entrer en nous. Ses yeux étaient impressionnants. Il s'est mis à nous

Extrait de la publication

parler du destin de l'homme, du sens de la vie, du bonheur, et surtout de Dieu qui est en chacun de nous. Et puis revenant à son thème favori, il a rappelé les bienfaits de l'astrologie védique, assurant que, pour vivre dans la sérénité, il était important de connaître le jour et l'heure de notre mort. On s'est tous regardés, affolés. Babou affirmait qu'à partir de calculs complexes, on peut découvrir le moment précis où nous expirerons notre dernier souffle.

Joyce avait frémi. Philippe avait continué d'une voix passionnée.

— Tu n'imagines pas l'effet que ce genre d'annonce produit sur une assemblée somnolente ! C'est bien plus percutant qu'un slogan publicitaire ! On était tous ragaillardis, soucieux d'entendre sa parole. Tout de suite après, on s'est jeté sur nos thèmes. Mais pendant les explications de Babou, on a commencé à louvoyer. Les calculs étaient vraiment ardus et personne n'était en mesure de comprendre les raisonnements.

Joyce, piquée de curiosité, l'écoutait bouche bée.

— On est resté deux heures à se prendre la tête comme des fous, et puis on a laissé tomber. On avait peur d'avancer car, en réalité, personne ne voulait savoir.

Philippe avait cessé de parler. Il s'était assis à son tour et rangeait le mandala dans son tiroir. Joyce, silencieuse, les doigts tapotant le métal de l'accoudoir, l'examinait, pensive. Puis elle l'interrogea :

— Je ne comprends pas pourquoi vous vous êtes donné tant de mal pour renoncer au dernier moment !

Philippe s'échauffa :

— Tu te rends compte ! Découvrir à quelle heure tu seras transformé en morceau de viande froide ! Demain, la semaine prochaine, dans trois mois, dans trente ans, cinquante ans ? On s'est rassuré en prétendant que l'astrologie védique n'était pas infaillible, et que tout ce travail ne servirait à rien. Et puis, on a fini par se l'avouer, on avait tous horriblement peur de la mort.

Philippe avait ajouté plus gaiement :

— La mort est bien la pire chose qui puisse nous arriver !

Joyce réfléchissait, la tête sur le cuir du dossier. Soudain, elle se redressa, les yeux illuminés.

— Moi, je veux savoir quand je vais mourir !

— Ne t'emballe pas ! avait rétorqué Philippe. Personne ne peut prouver que les calculs de Babou sont exacts. Et puis, il suffit de connaître la date, même si elle est fausse, pour être influencé...

— Oui ! Mais non ! Il faut tenter ! Voilà enfin quelque chose d'excitant ! Les négociations du budget de la société Restine ne me passionnent pas. D'ailleurs, ces derniers temps j'en avais tellement assez des crises d'autorité de Dulac que j'envisageais de changer de boîte, de chercher un autre job dans une autre agence de pub avec un patron plus civilisé.

Philippe la regardait avec appréhension.

— Et ta vie sentimentale ? Tu aimes encore ton mari ?

— Oui. Et je respecte l'intérêt qu'il porte à ses malades. J'ai la chance d'être la femme d'un médecin. Un homme qui soigne les humains ne peut pas être mauvais. Je regrette seulement qu'aujourd'hui les médecins consultent leur ordinateur avant de regarder le visage de leur patient.

Elle s'interrompit, le temps de contempler les yeux déçus de Philippe.

— Je suis désolée de t'annoncer que je suis heureuse avec mon mari, avait-elle ajouté avec un haussement d'épaules.

Puis elle avait laissé voler un silence, avant de s'exalter à nouveau.

— Philippe ! Je veux aller consulter Babou. Je veux savoir !

Sur les sièges blancs de l'aéroport, Joyce se rappela qu'après avoir quitté le bureau de Philippe, elle était rentrée chez elle dans un état d'excitation qui avait étonné son mari. Elle avait encore critiqué les vacances programmées en Bretagne, et avait supplié Pierre de partir pour l'Inde. Après bien des discussions, il avait fini par s'y résoudre. Aujourd'hui,

Extrait de la publication

dans cette aérogare fourmillant d'inconnus, elle oscillait entre la peur de fuir et l'instinct de renoncer. Songer au voilier quittant le port de Saint-Malo sous un ciel gris, bourgeonnant de nuages froids, le pont inondé d'embruns glacés, la paralysa. Ses pensées furent interrompues par la voix qui invitait les passagers en partance pour Mumbai à se présenter à l'embarquement. Elle se leva, jeta son sac à dos sur l'épaule et introduisit son boarding pass dans la machine, le cœur battant.

Extrait de la publication